

par une couche de vernis, monté d'un nouveau ruban terminé en noeud, en coque et piqué d'une épingle à chapeau, supposée traverser le chignon pour le tenir en place. Je me demandais alors, vu la dimension de ce minuscule chignon, si cette épingle n'était pas tout simplement entrée dans son crâne.

Paule MARTIN.

La tante Canton

La tante Joséphine Canton était l'épouse du facteur qui faisait une tournée de 36 kilomètres chaque jour, à l'époque de la première guerre. Devenue veuve, elle habitait une maison contiguë à celle de mon père.

Elle me terrifiait lorsque j'étais enfant. Toujours vêtue de noir, tablier de satinette, deux jupes superposées et jupon par dessous, le tout muni de grandes poches intérieures. Son austère caraco (corsage) à la mode 1900 était constellé de médailles pieuses et de scapulaires (ensemble de deux petits morceaux d'étoffe bénie). Une pélerine noire lui couvrait les épaules. Elle portait aussi la fanchonnette.

Elle surveillait derrière la fenêtre de sa chambre tous mes faits et gestes d'enfant remuante, et reprochait à ma mère de me laisser trop de liberté pour gambader. Sa chambre, très sombre, était ornée d'images pieuses, le Sacré Coeur de Jésus, la Vierge, et d'un crucifix sculpté dans du buis et taillé au couteau par un artiste local. Plus une toile assez sombre représentant la tête du Christ couronnée d'épines, et qui me faisait froid dans le dos.

Pourtant, je devais lui rendre visite et faire ses commissions. Elle me recevait dans sa cuisine, au plafond bas et toujours enfumé (très parcimonieuse, elle ne brûlait que du bois vert). Quelquefois, me trouvant plus sage qu'à l'ordinaire, elle me récompensait par une tartine de gelée de cassis, qui elle aussi avait un goût de fumée.

Le portrait de ses deux fils morts à la guerre de 14 occupait la place d'honneur dans la cuisine, et j'avais l'impression qu'eux aussi, morts en pleine jeunesse, m'adressaient quelque reproche pour ma vitalité remuante.

Paule MARTIN.